
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 3 (1975)

DOI: 10.11588/fr.1975.0.48379

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

MICHEL MOLLAT

HUMANISME ET GRANDES DECOUVERTES

(XV^e-XVI^e SIÈCLES)

»Humanisme et grandes découvertes«. Le thème paraît banal, usé, vain même. Humanisme et découvertes sont des manifestations si éclatantes de la curiosité, de la recherche et de l'ouverture de l'esprit occidental au temps de la Renaissance, qu'il semble inutile de le montrer. Et que reste-t-il à dire après tant d'ouvrages, de congrès et de colloques consacrés à l'analyse de leurs principaux aspects? Le sujet, au surplus, ne défie-t-il pas la synthèse? Son ampleur géographique est distendue à l'échelle du monde; son extension chronologique s'échelonne sur deux siècles, et quels siècles! Enfin l'extraordinaire diversité des points de vues auxquels l'historien devrait considérer le problème, exigerait de lui l'invraisemblable don d'une compétence multiple. Les sujets dangereux sont toujours les plus séduisants.

Au IX^e Congrès International des Sciences Historiques, tenu à Paris en 1950, Georges Chinard avait souhaité qu'un travail d'ensemble s'inspirât du livre précurseur publié en 1935 par Geoffroy Atkinson sur les »Nouveaux Horizons de la Renaissance française«. Seules des études partielles ont répondu à cet appel¹. En Italie et en France, des congrès ont essayé de définir et d'analyser les concepts d'Humanisme et de Renaissance. De leur côté, les historiens de la mer et de l'expansion européenne se sont efforcés de dégager le contenu de la notion de découverte et de la replacer sur le plan général de l'histoire de la Civilisation. Cependant peu d'auteurs ont essayé, comme Luis de Matos, en une très belle thèse, encore inédite, sur »L'Expansion Portugaise dans la littérature Latine de la Renaissance« de confronter les deux faits historiques de l'Humanisme et de la Découverte. On peut beaucoup attendre aussi des résultats, prochains, des recherches de Joaquim Barradas de Carvalho et de sa femme sur la notion de découverte sur la littérature et la mentalité portugaises du temps des grands voyages, notamment chez l'auteur, au tout début

¹ G. CHINARD, Exotisme et primitivisme, IX^e Congrès International des Sciences Historiques, Paris, 1950, t. I (Rapports) Paris 1950, 631-644. G. ATKINSON, Les nouveaux horizons de la Renaissance française, 1935.

du XVI^e siècle (1508), de l'Esmeraldo de Situ Orbis, Duarte Pacheco Pereira². Jusqu'alors aucun travail n'a esquissé une synthèse des recherches partielles. Assez nombreuses, et assez riches, déjà, celles-ci autoriseraient au moins l'essai d'une réflexion.

La question, très nuancée, se ramène pourtant à un problème apparemment défini, mais combien divers: la réaction réciproque de l'Humanisme renaissant et de la Découverte. Forme de culture, l'Humanisme a-t-il, et en quelle mesure, stimulé, orienté et caractérisé la Découverte, c'est à dire contribué à élargir la conception du monde chez les Européens? En retour, dans quelle mesure aussi, la connaissance récemment acquise des terres et de sociétés nouvelles a-t-elle enrichi et informé l'Humanisme? D'autre part l'Humanisme n'est pas seulement une forme de culture, il est également une éthique dont le but idéal est, selon un maître en la matière, Auguste Renaudet, de réaliser parmi les hommes un type accompli et parfait d'humanité pensante et agissante. Dès lors, ne devons-nous pas nous demander si la Découverte n'a pas donné à l'Homme l'occasion de devenir plus parfaitement Homme, en même temps que l'Humanisme formulait, pour la Découverte, un idéal à la mesure du monde? L'action et la réaction mutuelles de l'Humanisme et de la Découverte constituent donc un dialogue de l'homme avec lui-même et avec la Nature; un dialogue même avec le Créateur; on se rappelle la réponse à Adam prêtée à Dieu par Pic de la Mirandole dans son commentaire de la Genèse: *Je t'ai placé au centre du Monde pour voir ce qui s'y passe* (1490). Plus tard, au temps où la Réforme ne maintenait entre eux que le commun respect de l'Écriture, les colons protestants de Villegagnon au Brésil et les témoins catholiques de la mort de Saint François Xavier sur le sol du Japon, communiaient dans la parole du psalmiste qui leur était commune: *Dieu a donné la terre aux enfants des hommes*³.

² L. de MATOS, L'expansion portugaise dans la littérature latine de la Renaissance, thèse Lettres Sorbonne, 2 vol. dactyl., 693 p., Paris, 1959. Du même, Correspondance latine de Damião de Goes, thèse complém. dactyl., Paris 1959. M. BARRADAS DE CARVALHO, L'idéologie religieuse dans la «Cronica dos feitos de Guiné» de Gomes Eanes Zurara, Bull. Etudes portugaises, XIX, 1973, 1-34. J. BARRADAS DE CARVALHO a publié sur la notion de découverte, une trentaine d'articles notamment dans le Bull. des Et. port. et la Rev. de Historia (S. Paulo), en attendant l'ouvrage en voie d'achèvement sous le titre «A la recherche de la spécificité de la Renaissance portugaise. L'«Esmeraldo de Situ Orbis» de Duarte Pacheco Pereira et la littérature portugaise des voyages à l'époque des grandes découvertes.» (en français).

³ Parmi les nombreux travaux relatifs aux relations entre Humanisme et Découvertes voir notamment: M. BATAILLON, Etudes sur le Portugal au temps de l'Humanisme, Coïmbre 1952. A. DUPRONT, Espace et Humanisme. Humanisme et Renaissance, VIII, 1946, 7-104. W. G. L. RANGLES, Le Nouveau Monde, l'Autre Monde et la pluralité des Mondes, Actas do Congresso Internacional dos Descobrimientos, Lisbonne 1961, IV, 347-385. W. E. WASHBURN, The Meaning of «Discovery» in the 15th and 16th Centuries, The American Historical Review LXVIII, 1962, 1-21. Voir aussi les remar-

On pourrait se demander d'abord, si les notions de Découverte et de Renaissance peuvent se recouvrir. Bien qu'elles se recoupent et, mutuellement, se complètent, certaines oppositions se manifestent.

On ne peut, sans paradoxe, prétendre que la Découverte correspond à un renouvellement total des connaissances, des aspirations et des modes d'action, et qu'elle tourne le dos aux traditions médiévales. Au contraire, chacun sait que l'Histoire procède dans la continuité. La mentalité des premiers découvreurs demeurerait médiévale. C'est un lieu commun, désormais, que de débattre de la part de l'idéal de Croisade désintéressé et de la part de l'appétit de conquête et de gain. Tout est intimement mêlé et il n'est pas besoin de s'attarder pour reconnaître la tradition chevaleresque, à l'aube du XV^e siècle, chez les découvreurs français des Canaries, Gadifer de La Salle et Jean de Béthencourt: *Ayant ouï les grands aventures, vaillances et beaux faiz du temps passé, ils ont entrepris le voyage à l'honneur de Dieu, en vue de l'accroissement de nostre sainte créance*⁴. De son côté, l'esprit du Castillan s'enracine dans des siècles de la reconquête. Dans le *romancero*, une estime moindre s'exprime pour la vie sédentaire du paysan, «cloué au sol comme un arbre» que pour l'homme en marche vers l'aventure et la richesse. La tradition héroïque, entretenue en plein XVI^e siècle par les romans de chevalerie, nourrissait, personne ne l'ignore, la génération des *descobrades*. On s'imaginerait à tort que le complexe de supériorité des Castillans au temps de leur «siècle d'or», résulte de l'orgueil de l'oeuvre accomplie; n'est-ce pas un chemin inverse que décrit leur trajectoire psychologique? L'expansion était une réalité potentielle, engendrée dans le climat de la reconquête, et qui s'est concrétisée en Espagne à partir des Rois Catholiques. La mentalité portugaise offrait des caractères aussi traditionnels. Le mythe du Prêtre Jean, transposé d'Asie en Afrique, incitait à rechercher son alliance pour prendre à revers l'Infidèle. Poussé à la mer par les montagnes voisines, limité dans ses horizons par la puissance castillane, le Portugais cherche, outre mer, des compensations exaltantes, capables de faire contre-poids à la pression espagnole: la prise de Ceuta (1415) et l'expansion au Maroc atlantique contrebalancent l'influence castillane sur les côtes rifaines, Vasco de Gama et Cabral donnent la réplique à Colomb. Le vieux dialogue luso-castillan se prolonge dans la compétition maritime.

quables articles préliminaires de M. DELCOURT, A. CHASTEL, E. K. WATHERHOUSE au catalogue de l'exposition sur l'Europe Humaniste, Bruxelles 1955; ainsi que M. MOLLAT, Soleil et navigation au temps des découvertes, dans *Le Soleil à la Renaissance* (colloque international, Bruxelles 1963), Bruxelles 1965, 89-106. Bibliographie abondante dans: P. CHAUNU, *L'Expansion européenne du XIII^e au XV^e siècles*. Paris, 1969; du même, *Conquête et Exploitation des Nouveaux Mondes*, Paris 1969.

⁴ Le Canarien, éd. E. SERRA RAFOLS et A. CIORANESCU, 3 vol., La Laguna 1959-1965, t. II, p. 11.

La science nautique des découvreurs n'a pas non plus une allure tellement novatrice. La reconnaissance des côtes d'Afrique Occidentale par les Portugais par étapes successives, se fit à l'aide des instruments et des méthodes traditionnels. Jusqu'à l'extrême fin du XV^e siècle, on ne pratique pas la navigation astronomique et les spécialistes vont jusqu'à conclure que la science portugaise au temps d'Henri le Navigateur demeurait le »petit bagage scientifique commun« (Guy Beaujouan). Le mérite du prince, qui n'est pas minime, est moins celui d'un novateur que d'un organisateur; il réalisa un remarquable effort de coordination de ce qu'on savait, dans le domaine pratique plus encore que sur le plan théorique⁵. Les procédés empiriques prévalurent très longtemps. Comme lui, Cabral, Vasco de Gama ont souvent navigué à l'estime. Sans doute, à en juger par certaines notations de son journal de bord, Colomb procéda à des observations astronomiques; il sut, par exemple le 17 février 1493, déterminer »par calcul« qu'il était à la hauteur des Açores. Mais comme pour les autres navigateurs, des vérifications empiriques servaient à contrôler les calculs. Pour Colomb, l'expérience avait une valeur primordiale; *Personne*, écrit-il à propos de son quatrième voyage, *ne saurait indiquer avec précision par où nous sommes revenus, car nous avons été à la merci des courants, sans apercevoir la terre, pendant un nombre considérable de jours. J'ai suivi la côte en cherchant une route méthodiquement au moyen du compas. Mais il n'y a personne au monde qui puisse dire sous quelle partie du ciel nous nous trouvions.* D'ailleurs, Colomb, tout comme d'autres, pratiqua l'astrologie météorologique au moins au cours de son premier voyage⁶.

D'autre part, les progrès réalisés peu à peu par l'art de la navigation sur le plan scientifique ne pénétrèrent que très lentement les milieux marins. Encore en 1544, le célèbre cosmographe Alfonse de Saintonge – alias Jean Fonteneau – regrettait que les mariniers ne soient pas astrologiens; et, *si quelqu'un l'est*, ajoutait-il, *c'est par accident et non par lectures*⁷. Après lui, André Thevet constatait encore que *tous ne se servent pas* (des procédés de la science du navigaige) *et se gouvernent par prudence et mémoire des lieux*⁸.

⁵ G. BEAUJOUAN, Science livresque et art nautique au XV^e siècle, dans: les Aspects internationaux de la Découverte océanique aux XV^e et XVI^e siècles, 5^e Coll. Internat. Hist. Maritime (Lisbonne 1960), Paris 1966, 61–83. Sur cette question voir aussi les travaux du 2^eme Coll. Internat. Hist. Maritime (Paris 1957); Le Navire et l'économie maritime... (Paris 1958); les fascicules publiés par l'Agrupamento de Estudos de Cartografia Antigua de Coïmbre ainsi que le récent Curso de Historia da Nautica, de L. MENDOÇA DE ALBUQUERQUE (Coïmbre, 1972).

⁶ A. CIONARESCU, Oeuvres de Christophe Colomb, Paris 1961, p. 167, 279, 295.

⁷ J. ALFONCE, Cosmographie, éd. G. MUSSET dans Rec. Voyages et documents pour l'Hist. de la Géog. (éd. SCHEFER) t. XX, Paris 1904, 126.

⁸ A. THEVET, Cosmographie Universelle, Paris 1575, livre I, p. 4.

Médiévale, la découverte le demeure aussi dans ses réalisations concrètes. A toute époque, il est naturel que les colonisateurs transposent les cadres dans lesquels ils ont vécu. La recherche historique, depuis une vingtaine d'années, tend à dégager, peu à peu, les précédents médiévaux de la colonisation européenne. Un Jean de Béthencourt introduit aux Canaries les institutions et les coutumes de la seigneurie normande⁹. Le Portugal médiéval se prolonge dans les Archipels atlantiques, au Maroc et bientôt au Brésil, avec le concours des Génois qui transplantent, à Madère d'abord, les plants de vigne grecs et la canne à sucre de Crète. Quant au nom de la Nouvelle Castille, puis, avec Verazzano, celui de la *Nova Gallia*, affectés à une partie des terres découvertes, à eux seuls, ils prouvaient le désir, naturel à l'homme, de retrouver au loin les traits historiques de la métropole. L'Amérique des Découvertes prit, pour commencer, une nuance médiévale¹⁰.

Toute traditionnelle qu'elle était, la découverte, dès ses débuts, voulait se référer à l'Antiquité. Mais quelle Antiquité? Le souvenir des héros se mêlait à la légende chevaleresque. Gadifer de La Salle appelait son fils Annibal; le premier château français aux Canaries se nomme Rubicon. Le vernis antique colore les attitudes des hommes; il donne une apparence scientifique même aux affabulations, sous la caution prétendue de Ptolémée et d'Aristote. L'ancienne théorie des climats constitua très longtemps le fonds des connaissances géographiques, et l'«Imago Mundi» de Pierre d'Ailly passait pour la somme de l'héritage antique. Certains, et, peut-être Colomb lui-même, pouvaient considérer les Anciens comme prophètes de leurs propres prouesses. Ne citait-on pas d'Aristote cette phrase du «De Caelo»: *Ceux qui croient que la région des Colonnes d'Hercule est proche des Indes ne paraissent pas admettre une chose trop invraisemblable?* et celle-ci, de Sénèque: *Un jour viendra, au cours des siècles, où l'Océan élargira la ceinture du globe pour découvrir à l'homme une terre immense et inconnue; la mer nous révélera de nouveaux mondes et Thulé ne servira plus de borne à l'Univers* (Médée).

Progressivement, au cours de la seconde moitié du XV^e siècle, la tonalité psychologique changeait; de subjective qu'elle demeurait vers 1460, avec la «Chronique de Guinée», la littérature des découvertes prend, vers la fin du siècle, une allure positive¹¹. Les préoccupations géogra-

⁹ M. MOLLAT, La place de la conquête normande des Canaries (XV^e s.) dans l'histoire coloniale française, *Anuario de Estudios Atlanticos* (Las Palmas) 4 (1958), 537-553.

¹⁰ Ch. VERLINDEN a consacré aux aspects de la continuité médiévale dans l'expansion européenne à l'époque des découvertes plusieurs articles dont la substance a été reprise dans: *Les origines de la civilisation atlantique*, Neufchâtel-Paris 1966.

¹¹ Gomes EANES DE ZURARA, *Chronique de Guinée*, éd. L. BOURDON et collab., Dakar 1960.

phiques, économiques, naturalistes, ethnographiques inspirent davantage Diogo Gomes, Valentin Fernandes, Duarte Pacheco Pereira, que Zurara. Celui-ci était un clerc cultivé, les trois premiers furent respectivement un marin, un imprimeur et un bourgeois lettré. Une transformation mentale s'accomplit peu à peu. Paradoxalement, c'est à l'époque où triomphe la renaissance de la culture antique que la fierté d'avoir dépassé les connaissances des Anciens se mua chez certains en mépris dédaigneux de leur puérité. Déjà Diogo Gomes éprouvait une certaine vanité à donner un démenti aux Anciens. La richesse de la Guinée, attribuée aux vertus de la chaleur solaire, contredit les propos des plus illustres d'entre eux. Ainsi, lisons-nous dans le *»De prima inventione Guinae«* que *les choses écrites ici, nous pouvons les avancer, n'en déplaie au très illustre Ptolémée, qui par ailleurs a dit d'excellentes choses . . . Il a dit que la partie équinoxiale du midi était déserte en raison de la trop forte chaleur; or nous avons trouvé le contraire: . . . la ligne équinoxiale (est) habitée par une multitude de peuples . . . et couverte d'arbres et de fruits*¹². Ce n'est donc pas sans raison qu'on a pu analyser les nuances de l'adjectif *novus* appliqué avec une légitime fierté aux régions récemment découvertes. Au début du XVI^e siècle l'imprimeur vénitien Alde Manuce (1513) exprimait l'admiration générale pour la découverte de tant de pays, de mers et de peuples divers, inconnus même des Romains, ces maîtres du monde. Et vingt ans plus tard, Pierre Martyr (1533) louait Dieu d'avoir *donné aux Chrétiens la grâce de circumnaviguer . . . plus loin que n'ont connu Ptolémée et les historiographes*. En revanche, peu après (1536), Nicolas Clénard, hébraïsant, helléniste et arabisant, répondant de Louvain à Fernand Colomb qui l'appellait à sa bibliothèque de Séville, flatte le fils du découvreur du Nouveau Monde, en formulant un jugement sévère pour les Anciens: *toutes leurs actions glorieuses, écrit-il, me paraissent inexistantes au regard des exploits de Colomb*. Jacques Cartier reconnaissait à Aristote le mérite d'avoir reconnu en *l'expérience la maîtresse de toute connaissance*, mais comme Thevet un peu plus tard dans ses *»Singularitez de la France Antartique«*, il plaignait le maître antique, pour l'excuser, d'avoir dit, par conjecture, des choses absolument incroyables. Les esprits les plus sûrs, Jean Bodin, Montaigne, Loys le Roy, en admirant que les découvertes aient dissipé *les ténèbres de l'ignorance*, ne condamnaient pas les Anciens. Pour certains, Aristote et ses émules, sur ce point comme sur les autres, n'étaient plus considérés comme des guides sûrs. Quelques uns allaient aux extrêmes. Belleforest, en sa *»Cosmographie«* (1676-79) note les *absurdités* des Antiques; Lopez Gomara crie tout haut l'ignorance du Ptolémée (1568), et La Popelinière (*»Les Trois Mondes«*, 1582)

¹² Diogo GOMES, *De la première découverte de la Guinée*, éd. Th. MONOD, R. MAUNY et G. DUVAL, Bissau 1959, 25-26.

considère que, pour avoir hâtivement et sans expérience pris parti sur la question des Antipodes, l'honneur de Platon lui-même est perdu.

Ainsi, l'humanisme sollicité de confronter l'inventaire des connaissances nouvelles sur le Monde avec l'héritage des Anciens, était passé progressivement de la révérence envers eux à la fierté de les avoir surpassés, puis à un certain dédain de leurs faiblesses. A cet égard, la première moitié du XVI^e siècle fut particulièrement importante puisque c'est alors que l'extraordinaire extension des découvertes par les Européens remit en question leur conception du monde. A des niveaux toutefois fort divers, car un décalage semble avoir séparé encore assez longtemps par exemple le pragmatisme des découvreurs portugais et l'intellectualité des savants italiens.

Faudrait-il donc admettre qu'en dénonçant les ignorances des Anciens et la faiblesse de certaines de leurs argumentations, la Découverte, elle-même chargée du passé médiéval, s'inscrit en faux contre la Renaissance? Passant d'une Antiquité mal connue à une Antiquité méconnue, la Découverte aurait suivi son propre cours, sans référence à l'Humanisme? Cela n'est guère admissible. En tant que culture, en tant qu'éthique, l'Humanisme était trop riche pour ne pas guider la Découverte, trop curieux pour ne pas l'interroger sur ses conquêtes, trop ouvert pour ne pas les assimiler, trop fécond pour ne pas les faire fructifier. Toutefois, quelle réponse faudrait-il donner à l'alternative posée par cette interrogation double: navigation de la Renaissance ou renaissance de la Navigation?

La curiosité de l'esprit renaissant était une invitation et un stimulant pour la Découverte. Mieux, cette curiosité intellectuelle ne fut-elle pas l'explication profonde de son succès décisif? Un contraste curieux l'illustre. Pourquoi l'avenir a-t-il consacré l'exploit de la barque de 25 tx qui conduisit, en 1434, Gil Eanes et quelques compagnons au delà du cap Bojador, alors qu'il laissa sans lendemain la croisière sept fois répétée entre 1405 et 1433 d'une cinquantaine de jonques chinoises envoyées par l'Empire Ming en Afrique Orientale? On peut interpréter le succès portugais comme un témoignage de l'efficacité et de la valeur de l'initiative personnelle spontanément engendrée et nourrie par le pluralisme fondamentale de la culture occidentale. Au contraire, malgré un équipement technique évolué et ses moyens financiers, la volonté impériale chinoise ne représentait pas un dynamisme d'expansion comparable à l'esprit de recherche et à l'impulsion missionnaire de l'Occident.

Au service de la Découverte, la curiosité lance le voyageur sur les routes nouvelles; elle pousse l'Humaniste à percer des secrets. Tous les milieux sociaux, en tous les pays, rivalisent d'intérêt. Luis de Matos, dans l'ouvrage indiqué plus haut, a décrit l'extraordinaire ambiance de Lisbonne

depuis le milieu du XV^e siècle. Le souci d'information d'Henri le Navigateur faisait l'étonnement général et, citant Jérôme Münzer pour la première fois, on retiendra son admiration d'apprendre que le prince s'était renseigné au Caire, comme à Tunis et au Maroc, sur les routes de l'or et des épices, tout comme, à la même époque, le roi d'Aragon s'informait de l'Ethiopie. La »Chronique de Guinée« le montrait soucieux de renseignements pour dévoiler les mystères de l'Afrique (ch. IX, XIII). *Bien rares, écrit Matos, ont dû être les familles portugaises qui ne comptèrent au moins un des leurs dans les expéditions de la découverte.* Et cette constatation paraît s'appliquer à la société castillane des générations suivantes. Des grands humanistes portugais, trois seulement durent à des circonstances imprévues de n'être ni marins, ni soldats, ni marchands; encore servirent-ils à leur manière la cause de la découverte. La contagion gagnait l'étranger. Chacun sait qu'aux motifs mercantiles le Vénitien Ca'da Mosto, entré au service de l'Infant Henri en 1455, joignait le désir »de voir des choses que personne de sa nation n'avait jamais vues«. Cinquante ans plus tard, c'est *en trafiquant en Lissebonne* et à la vue des belles richesses venant en cette cité que le Normand Paulmier de Gonneville conçut la première expédition française au Brésil; avec lui s'était embarqué un certain *sieur Coste, d'Harfleur, qui de curiosité venait au voyage*¹³.

Ceux qui ne pouvaient pas s'embarquer pour les Indes étaient à l'affût de toutes les nouvelles. Aucun humaniste ne pouvait demeurer indifférent à une »gigantesque découverte d'hommes«. Italiens, Allemands, Néerlandais, Français accourent à Lisbonne et à Séville. Les nouvelles courent à travers l'Europe: lettres de savants et lettres de marchands. Alors que Poggio adressait ses encouragements à Henri le Navigateur pour la découverte des rivages qu'aucun roi des temps passés n'avait jamais atteints, et que Politien félicitait Jean II de l'exploit de Barthélemy Dias, leurs compatriotes Matteo Pisano, ami de Zurara, Justo Baldino, dominicain de Padoue, avaient successivement séjourné à Lisbonne; Cataldo, venu de Sicile, y résida 30 ans. L'un des plus curieux de ces témoins fut le grand touriste nurembergois Jérôme Munzer; son séjour à Lisbonne, en 1494, ne fut pas long, mais son »De inventione Africae maritimae«, joint à son »Itinéraire«, abonde en observations sur les hommes et les choses, recueillies à bonne source. Comme lui, son ami et compatriote, Martin Behaim, était venu interroger les navigateurs, avant de construire son célèbre globe destiné à stimuler l'activité des marchands de sa ville. A l'un et à l'autre Diogo Gomes révéla ses voyages en Guinée,

¹³ Ca' da Mosto, *Voyages*, éd. G. R. CRONE, Hakluyt Soc. 2^e s., t. 80, 1937. Ch. A. JULIEN et collab., *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XV^e siècle*, Paris 1946, p. 31.

quelle que fut la part prise par l'imprimeur allemand lusitanisé sous le nom de Valentin Fernandes à la rédaction du »De prima inventione Guinae.« Le texte fut traduit du portugais en latin pour l'information des Allemands. On pourrait multiplier les exemples. Retenons aussi le nom d'un des secrétaires de Charles Quint, Maximilianus Transylvanus; celui-ci eut la chance d'assister à l'audience accordée par l'Empereur à Valladolid, le 6 septembre 1522, à Sebastian del Cano et aux 18 survivants de la circumnavigation de Magellan. Cette occasion lui permit de les questionner et d'adresser une relation à son protecteur, le cardinal Lang, avec pièces à l'appui: un échantillon de girofle et un oiseau de Paradis. Son »Epistola de Molucis Insulis« comparait Magellan à Jason, l'Insulinde à la Colchide, les épices à la Toison d'Or. Imprimée, la lettre fit le tour de l'Europe¹⁴.

Lettres et chroniques, relations et discours répandaient les nouvelles que les humanistes moins chanceux, mais non moins curieux, ne pouvaient pas recueillir à leur source. Un signe de ce qu'ils sont, autant et aussi tôt que les marchands, les bénéficiaires des secrets des »Indes« et de l'Afrique, est que la littérature des Découvertes fut, pour une très large part, à ses débuts surtout, rédigée en latin. Quoi qu'on pense de la politique du »secret« attribuée aux Rois du Portugal, ceux-ci, dès le milieu du XV^e siècle, ont cherché un Humaniste qui accepterait d'écrire, dans la langue des Anciens, l'épopée de leurs découvertes. Damião de Goes ne fut pas un puriste rigoureux; il n'en est pas moins intéressant de noter que pour lui, le latin était surtout un instrument de communication internationale, un esperanto universel au service des hommes cultivés. L'inventaire et l'analyse de la littérature latine des découvertes offrent l'intérêt primordial de révéler ce que les milieux humanistes européens ont su des mondes nouveaux. Mais l'étude des formes d'expression écrite en langues nationales, spécialement en portugais et en espagnol peut être autant révélatrice de l'évolution et de la diffusion des connaissances nouvelles. C'est ainsi que M. Barradas de Carvalho a pu, récemment, mettre en évidence, grâce à une analyse attentive du vocabulaire, d'une part le cheminement séculaire des mots exprimant la découverte, d'autre part l'évolution psychologique accomplie depuis Zurara, au milieu du XV^e siècle, jusqu'à Duarte Pacheco Pereira, au début du XVI^e. Fort à propos, l'invention de l'imprimerie semblait survenir pour répandre les connaissances nouvelles. C'est pourquoi une enquête sur cette diffusion dans les milieux humanistes devrait tenir compte des dates d'édition et de réédition des oeuvres au moins autant que de celle de la composition¹⁴.

¹⁴ A. ROERSCH, L'Humanisme belge à l'époque de la Renaissance, Louvain 1933, pp. 33-54. M. BATAILLON, Etudes sur le Portugal au temps de l'Humanisme, Paris 1952, pp. 171, 178 et suiv. L. de MATOS, Correspondance de D. de GOES, citée plus haut n. 2.

La seule élite des Humanistes fut d'abord informée des secrets des nouveaux mondes. L'«*Epistola*» de Christophe Colomb fut simultanément imprimée à Bâle, Paris, Rome et Barcelone dès 1493. Le «*Mundus Novus*» (1504), attribué à Vespucci, fut traduit en toutes les langues de l'Europe et édité une cinquantaine de fois au cours de la 1^{ère} moitié du XVI^e siècle. On en dirait presque autant de la «*Cosmographie Introductio*» (Saint-Dié 1507), du «*Novus Orbis*» (1532) de Simon Gryneus, comme du «*Libretto*» de Pierre Martyr (1504). Malheureusement, on ignore le chiffre des tirages et l'étendue sociale de la diffusion des livres. La vogue conservait cependant sa faveur aux récits romanesques des voyages véritables ou supposés, même ceux de Mandeville. La connaissance des pays nouvellement découverts n'atteignit le grand public que très lentement. C'est vers 1544 que se répandit la «*Cosmographie universelle*» de Munster, un des «*best-sellers*» du XVI^e siècle, avec 46 éditions en 6 langues, échelonnées sur un siècle. Pour 83 ouvrages géographiques publiés en France avant 1550, il s'en publia 330 pendant le demi-siècle suivant. Il fallut également attendre les 20 dernières années du XVI^e siècle pour que l'enseignement géographique des Jésuites enrichisse de données sur l'Amérique les descriptions traditionnelles du monde classique empruntées aux Anciens¹⁵.

Apanage de l'élite humaniste, les connaissances relatives aux pays découverts se concentraient en quelques lieux favorisés: foyers de vie intellectuelle, centres d'édition, places de commerce et cours princières. Répandus à travers l'Europe, les agents commerciaux et diplomatiques des rois d'Espagne et de Portugal, les marchands de Burgos, Séville, et Lisbonne allaient au devant d'auditeurs avides. Rome fut le premier de ces carrefours privilégiés. D'Alfonse V à Jean II, les rois de Portugal n'ont pas manqué d'informer le Saint-Siège des perspectives ouvertes par les voyageurs au développement de la Chrétienté. Lettres au Saint Père, discours d'obédience ont été étudiées par Luis de Matos; le Pape convoque les cardinaux dès qu'il a reçu des nouvelles, organise des solennités pour célébrer le succès des entreprises maritimes. Et de Rome, les informateurs annoncent aux extrémités de l'Europe les étapes des reconnaissances africaines, les messages du roi d'Ethiopie, la prise de Malacca (1513) et les nouvelles des Indes Occidentales.

D'Italie, c'est à dire de Pise, Florence, Venise, autant que de Rome, les nouvelles rayonnent en tous sens. Mais les grands carrefours de l'Europe sont saisis directement. Nous avons cité les contacts entre les villes de la Haute Allemagne et Lisbonne. Il ne faut pas oublier Lyon, dont l'impri-

¹⁵ F. de DAINVILLE, *La Géographie des Humanistes*, Paris 1939. H. J. MARTIN, *L'Apparition du livre*, Paris 1958, p. 420-425.

merie alimente la littérature géographique, avec sa colonie florentine à qui Giovanni Verazzano destine, autant qu'à François Ier, la relation de son voyage à la *Francesca* en 1524. En France, de La Rochelle, de Rouen et de Dieppe, les informations convergent vers Paris; elles trouvent écho dans les milieux humanistes. Il faudrait rappeler l'attention accordée au milieu dieppois par la »Marguerite des Marguerites des Princesses«, et l'étonnante coïncidence des préoccupations géographiques et littéraires – voire hellénistes – des associés de Jean Ango, les Parmentier et les Miffant. Ce sont des faits connus. Le roi lui-même, par curiosité intellectuelle autant que par ambition politique, recevait volontiers à sa table des pilotes portugais qu'il essayait d'embaucher. Il étonnait les ambassadeurs de la cour d'Evora par sa curiosité pour les mondes nouveaux. La vigilance des Portugais et des Espagnols préservait difficilement des secrets que leurs humanistes ne parvenaient pas à garder. Au temps même où saint François Xavier prenait à Montmartre l'engagement qui devait le conduire au Japon, les boursiers portugais du Collège de Sainte Barbe, depuis 1511, contribuaient à répandre l'engouement pour la Découverte. Leur chef, le célèbre Diogo de Gouveia, se dépensait en vain pour que cet intérêt ne passe pas de l'ordre intellectuel au plan pratique de la concurrence. C'est alors qu'Oronce Fine fondait, au Collège de France, les bases mathématiques d'une géographie scientifique¹⁶.

Aux Pays-Bas, Anvers était le point d'échanges le plus cosmopolite des secrets de la découverte entre voyageurs, marchands, imprimeurs, humanistes. Le rayonnement de l'Université de Louvain, les presses d'un Plantin, la factorerie portugaise d'Anvers sont comme autant de symboles. On taxait en Europe le roi de Portugal d'être un marchand d'épices, mais ce fut son honneur que d'avoir confié ses intérêts à des hommes aussi cultivés qu'un João Brandão, un Ruy Fernandes, l'ami de Dürer, et surtout un Damião de Goes. Un humaniste dans les affaires, tel fut ce dernier. Secrétaire, puis titulaire de la factorerie de Flandre, il avait fréquenté les écoles à Vicence, Louvain et Padoue, où il renseigna le futur cardinal Bembo sur l'Asie et l'Afrique. Deux fois ses voyages l'ont conduit en Pologne; à Danzig il informe l'évêque Jean Magnus au sujet du Prêtre Jean. Bien renseigné par ses fonctions, Damião expose les hauts faits portugais à ses lecteurs néerlandais, allemands et italiens. Erasme est l'un de ses interlocuteurs. Mais le »père de l'humanisme« avait bien d'au-

¹⁶ E. GUÉNIN, Ango et ses pilotes, Paris 1901. M. MOLLAT, Quelques aspects de la vie économique et sociale de la France dans la première moitié du XVI^e s. vus à travers la correspondance des diplomates portugais, Bull. Et. Portugaises 1949. L. de MATOS, Les Portugais à l'Université de Paris entre 1500 et 1550, Coïmbre 1950. R. GASCON, Lyon et ses marchands (1520-1580), 2 vol., Paris-La Haye 1971. A. BANHA DE ANDRADE, Mundos novos do Mundo. Panorama da di Gusão, pela Europa, de noticias dos Desobrimientos Geográficos Portugueses, 2 vol., Lisbonne 1972.

tres relations dans les milieux intéressés aux Découvertes. Il correspondait avec Schmets, un marchand anversois fort averti, et avec le roi Jean III lui-même qu'il félicitait de bien servir la propagation de la religion chrétienne. De son côté, Mélanchton avait pris intérêt aux propos d'un prêtre éthiopien. Enfin l'émotion éprouvée par Jules Jove est célèbre quand il entendit, à Florence, de la bouche même de Girolamo Verazzano, le récit de la mort de son frère Giovanni dévoré par des cannibales, aux Antilles en 1528.

On pourrait, non sans intérêt, approfondir l'étude du milieu anversois. Le contact avec les marins et les commerçants enrichissait singulièrement l'humanisme. Il n'est plus nécessaire d'en faire la démonstration pour Rabelais. Plus neuves nous apparaissent les hypothèses de Luis de Matos à propos de l'«Utopie». Une analyse minutieuse lui a permis d'attribuer une valeur concrète au pays décrit par Thomas More. L'Utopie serait l'Inde, avec sa pluralité religieuse, ses rites funèbres, le culte des Ancêtres, ses métiers, ses richesses; la confrontation du texte avec les lettres d'Albuquerque fait retrouver en Utopie les méthodes coloniales portugaises. Le tout aurait été recueilli à bonne source, puisque, selon Luis de Matos, l'interlocuteur de Thomas More, Hythlodée, serait identifiable avec un personnage connu, Duarte Barbosa, rencontré à Anvers par l'auteur lui-même. *Ne le prenez pas, écrit Thomas More, pour un patron de navire. Il a navigué, c'est vrai, mais comme un autre Ulysse, voire comme un Platon.* L'Humanisme et la Découverte s'enrichirent mutuellement.

Nourrie par les Découvertes, la culture humaniste engendre des sciences et des genres nouveaux et pose des problèmes. La naissance de l'exotisme recueille, en la rectifiant, la tendance médiévale à l'affabulation fantastique. Le goût romanesque cherche des inspirations véridiques. C'est l'un des cheminements par lesquels l'attention du public cultivé se porta, peu à peu, vers le Nouveau Monde. L'«Utopie», le «Quart Livre», les «Singularitez de la France Antarctique» sont des témoignages célèbres d'un tel courant. Il en est de moins connus, comme les «Pérégrinations» de Fernão Mendes Pinto, révélation pittoresque de l'Extrême Orient. Les foules, elles, se frottent les yeux au passage des cavalcades exotiques: *momos* portugaises du temps du roi Don Manuel, *mômerie* de Dieppe en 1527, la fête brésilienne offerte à Henri II par Rouen, les cortèges d'Anvers. L'élément exotique apporta du piquant aux fêtes de la Renaissance. Mais tout n'était pas superficiel. La vision et l'attrait des réalités exotiques allaient relayer les images livresques du monde et les fictions.

A ses enrichissements, la culture humaniste impose sa marque. Les sciences de la nature, la botanique notamment, seront d'abord celles du milieu où vit l'homme. La géographie nouvelle s'annonce telle qu'elle est demeu-

rée longtemps, une stricte science de l'homme. Et c'est encore la préoccupation essentiellement humaniste qui réveille ou suscite dans l'esprit des contemporains de la Renaissance des problèmes anciens ou nouveaux. Ainsi, le problème de la pluralité des mondes; ainsi le problème de la valeur des civilisations nouvellement découvertes, et la question du »Bon Sauvage«; ainsi enfin, le renouvellement du problème de l'Infidèle en face de la Foi chrétienne.

La relation fondamentale, en effet, entre Humanisme et Découvertes est l'élargissement, à l'échelle du monde, de l'enquête sur l'Homme. Les témoignages ne manquent pas. Nous avons retenu celui de Thomas More dans l'Utopie. Rappelons-nous les entretiens de Montaigne avec des chefs tupinambas à Rouen en 1550, à l'occasion de la fête brésilienne donnée pour l'Entrée du roi Henri II en cette ville. Plus significatifs encore sont les indices d'une certaine promotion des peuples noirs dans la mentalité européenne. En même temps que, répondant à l'intention généreuse et illusoire de Las Casas de soulager le sort des Indiens d'Amérique, s'organisait la traite des Noirs d'Afrique, un essai d'empire chrétien africain s'effectuait au Congo sous contrôle portugais et le Saint-Père allait recevoir ses ambassadeurs avec les honneurs diplomatiques. C'est l'homme noir qu'on découvre, comme l'Indien. Même esclave, il est accessible à la Foi. Son image n'est plus seulement le personnage conventionnel du troisième roi mage qu'il était depuis le milieu du XV^e siècle, ou le »fou« ou le nain déguisé des Cours. Certains graveurs illustrant des récits de voyages cherchent le visage authentique du Noir.

De telles questions ne pouvaient se poser que parce que l'Humanisme est une éthique autant qu'une forme de culture. Si la Découverte a enrichi la culture humaniste et lui a fourni de nouveaux thèmes, elle a aussi fourni à l'homme de la Renaissance l'occasion de réaliser son idéal d'être plus véritablement homme.

La Découverte est survenue au moment où l'Humanisme insistait sur certaines valeurs; elle permit de les éprouver. Peu à peu, depuis l'éveil scientifique et technique du XIII^e et du XIV^e siècles, une certaine conscience du »cosmos« s'était formée. La conquête du temps, avec l'invention de l'horloge, celle de l'espace, avec la notion de la perspective, en furent deux étapes notables. On cherchait à comprendre le système du monde comme les rouages d'une machine: les traités de »La Sphère« donnaient la réplique aux ouvrages techniques. La vogue des automates, caractéristique du XV^e siècle, exprime l'image du mécanisme cosmique. Or voilà que les progrès astronomiques et l'extension illimitée des espaces parcourus consacrent la réalité de ce cosmos dont l'homme est le centre.

Nous avons noté que l'homme de la découverte reconnaît le primat

de l'expérience sur l'argument d'autorité. Il éprouve, pourrait-on dire, un sentiment de désaliénation, qui accompagne les progrès du sens critique. Les conquêtes sur l'imprécision médiévale, l'heure, le chiffre arabe, la navigation astronomique, sont comme autant de signes d'un humanisme technique traduisant l'emprise croissante de l'homme sur la Nature. La découverte développe le goût de la connaissance des autres peuples et voici l'attrait du voyage: qu'on songe à Montaigne proposant, dans «Les Cannibales» *d'écouter notre grande et puissante mère Nature*. Enquête sur l'homme, la découverte permet de rechercher ce qu'il y a d'universel en lui, la perception d'une nouvelle relation de la nature fait croire à l'âge d'or couronnant un progrès indéfini. Les pays exotiques au climat idéal, tel le Brésil, passent pour capables de réaliser l'accomplissement du *corpus sanum*, dans la longévité. Préludant à Jean-Jacques Rousseau, certains Humanistes croient voir chez le «Bon Sauvage» les traits de l'homme vertueux: courageux, stoïque, loyal et sobre. Mais d'autres sont convaincus de leur supériorité et justifient l'expansion par le zèle missionnaire traditionnel et par le principe formulé par Léon Battista Alberti: *l'homme naît pour être utile à l'homme*.

La découverte réalisait ainsi ce qui, aux yeux de l'Humaniste, ennoblit le plus l'homme: l'esprit d'initiative, l'acte volontaire, l'activité, la confiance dans le succès. L'adage *Virtú vince fortuna* s'appliqua au découvreur, en fécondant chez lui la mentalité héroïque héritée du Moyen Age. Alberti, Bruni, Poggio ont pu reconnaître dans les premiers voyageurs la justification de leur idéal: exaltation de l'effort humain couronné par le succès, qui est lui-même l'expression tangible de la faveur de Dieu. Dans une lettre de 1500, Colomb, après s'être référé à Isaïe et à saint Jean, se définit lui-même comme un messenger choisi par Dieu pour entreprendre un nouveau voyage vers un ciel et un monde nouveaux jusque-là demeurés cachés. Cette conviction prophétique, où convergent la foi médiévale et la confiance humaniste, exprime d'une manière globale tout ce que les historiens essaient d'analyser et d'apprécier. Découvrir n'est pas seulement dévoiler ce qui était seulement soupçonné, explorer ce dont l'existence était connue mais dont la réalité ne l'était pas. Ce n'est pas seulement une invention dans le sens où selon certains, Colomb aurait découvert l'Amérique; Vespucci l'aurait «inventée» et Wal-seemuller révélée. C'est aussi, comme disaient les anciens textes, découvrir et gagner, c'est à dire s'enrichir de biens et de connaissances nouvelles. C'est enfin, selon l'historien américain Wilcomb E. Washburn, concluant une longue discussion, un «accomplissement personnel». Bref, un épanouissement de l'Humanité dans la connaissance d'elle-même et de la nature¹⁷.

¹⁷ WASHBURN, art. cité n. 3.

Un des aspects de l'Humanisme est la confiance en l'initiative et l'audace de l'homme; il a des enthousiasmes devant la grandeur de la nature: *Le monde est si grand, si beau et si diversifié de choses différentes les unes des autres, qu'il ravit en admiration celui qui le veut bien contempler. Et il y a peu d'hommes, s'ils ne vivent comme bêtes brutes, qui n'emploient quelque fois leur esprit à considérer ces merveilles*¹⁸.

¹⁸ F. LOPEZ DE GOMARA, *Histoire Générale des Indes*, Paris 1568, cité par ATKINSON, *ouvr. cité*, p. 117